

« Nous ne venons pas de nulle part, nos cantines populaires autogérées s'inscrivent dans une longue tradition de luttes et de résistances. Si la Commune libre de Paris a pu tenir 72 jours, c'est grâce aux cantinières. Il y avait bien sûr aussi des hommes, mais c'est essentiellement les femmes qui ont nourri les barricades. »

La plupart des femmes photographiées au camp de Satory à Versailles pendant la semaine sanglante étaient des cantinières, de celles que Louise Michel comptait sans hésiter parmi « ces braves au cœur tendre que Versailles appelait des bandits ».*

A l'occasion du 150^e anniversaire de la Commune de Paris, c'est elles que nous avons décidé de mettre à l'honneur, en rappelant leur importance vitale durant ces 72 jours et nuits de lutte, de débats, de barricades, de festins, d'utopie...

o o o o

Vivandière

(Redirigé depuis Cantinière)

[...]
Les origines des vivandières sont impossibles à cerner avec précision. Historiquement, les épouses voyageaient avec les armées, et avant 1700, les armées avaient souvent plus de femmes et d'enfants que de soldats.*

[...]
Un problème clé est que la discipline et l'ordre liés aux systèmes de privilèges de l'Ancien Régime ne fonctionnent plus. Des milliers d'hommes mais aussi de femmes, beaucoup d'entre elles conjointes ou prostituées, ont voyagé avec les armées, mangé des rations, consommé les fournitures, et surtout pris de la place dans les convois logistiques.

[...]
Ben oui, « Redirigé depuis Cantinière », ça veut dire que 'cantinière', pour l'encyclopédie en ligne qui matérialise la plus grande entreprise savante de tous les temps, ça n'existe pas vraiment. Qu'en tout cas ça ne mérite pas un article à part entière. Et les vivandières, auxquelles on les renvoie – assimile, confond, amalgame, incorpore, identifie... – existent tellement, elles, qu'on les nomme ainsi, en français dans le texte, dans les wiki/articles en anglais, en roumain et en suédois.

« Groupes comprenant un Grenadier et un Chasseur à cheval > ainsi qu'une vivandière » [sic]

La belle vivandière qui illustre en toutes les langues « l'épopée napoléonienne », cet « Empire, qui fut l'âge d'or des cantinières », n'est pourtant pas au centre de la toile. Au centre de l'attention des beaux Messieurs, par contre, c'est sûr.

Les termes sont cependant interchangeable, et Wikipédia précisant qu'« il était courant pour les cantinières de fournir de la nourriture et des boissons aux troupes sous le feu (généralement sans frais les jours de bataille), de soigner les blessés, et de reconforter les troupes », les boissons proposées ici doivent être payantes, puisque nulle bataille ne pointe à l'horizon de l'herbe qui verdoie au bord de ce chemin qui poudroie.

l'écharpe rouge

n°3 - 31 mars 2021

graines-pop des luttes
précise



72 jours d'hommage aux
cantinières solidaires

l'écharpe rouge

n°3 - approvisionner-cuisiner-servir-soigner-laver..., etc. - mars 2021

1 - 2



< « L'image d'un paquet de cigarette Caporal datant de 1896 représentant une cantinière de 1853 », Kinney Tobacco Company, selon la légende originale*.

L'uniforme de l'Empire suivant se compose donc d'un gilet *bleu* à boutons et chevrons dorés, d'un tablier *blanc*, avec jupe et pantalon *rouges* à ruban bleu, plus chapeau noir à ruban rouge et bleu.

« Ce fut à partir des déploiements en Algérie que ces femmes ont commencé à façonner des uniformes militaires elles-mêmes, une pratique qui s'est rapidement propagée dans l'ensemble des armées. » [...]

« Les cantinières furent présentes sur les deux fronts pendant la Commune de Paris. » Mais comme *l'écharpe rouge* est résolument partisane, on va laisser les vivandières d'opérette Wikipédia à leurs *buvettes* costumes pour revenir sur l'ensemble vraisemblable du vécu des cantinières d'un seul 'front', celui de la Commune.

Impossible de ne pas noter dans ces définitions de multiples contradictions dont les auteurs ne semblent pas avoir vraiment conscience. Selon les époques ou les régimes, ces femmes sont très populaires, ou pas du tout, elles sont soit obligées à ceci et interdites de cela, soit l'inverse, on les appelle tantôt comme ci « dans les règlements », tantôt comme ça parmi les troupes... mais surtout, LE problème, c'est qu'elles osent manger, consommer et prendre de la place !

En fait, toutes ces allégations péremptoires et autres prescriptions contradictoires risquent de s'évaporer si l'on songe à ce que signifie fabriquer, transbahuter et entretenir les gilets brodés, les pantalons bien blancs et les tentes du campement en arrière-plan. Sans parler du haut de forme à plumeau au centre du tableau, *a fortiori* après le passage de la bataille dans le décor bucolique de cette charmante pause picrate.

Francisco Goya (1746-1828) a gravé une série de 82 dessins retraçant pour l'essentiel ce qu'il a vu, et qui le hante, de l'héroïque « épopée napoléonienne » en Espagne. Sa série *Los Desastres de la guerra* s'inspire manifestement de celle des *Grands désastres de la guerre*, gravée deux



« De qué sirve una taza ? », à quoi sert un bol ?, fait partie de la deuxième série, « La famine » après « La guerre », et chaque dessin est indissociable de la question qui lui sert de légende.

De qué sirve una taza?



Israël ex. cum priuul. Regis.

Voyez que c'est du monde et combien de hazards
Persecutent sans fin les enfants du Dieu Mars

Les uns estropiez, se treinent sur la terre
Les autres plus heureux s'élèvent à la guerre

Les uns sur un gbet meurent d'un coup fatal,
Et les autres j'en vont du Camp à L'Hospital

siècles auparavant par Jacques Callot (1592-1635). Cet « ensemble de dix-huit gravures à l'eau-forte rend compte des ravages causés par l'armée de Louis XIII en Lorraine pendant la guerre de Trente Ans* », et chaque gravure en est déjà précisément légendée.

La guerre qui s'étend de 1618 à 1648 et, toujours selon Wikipédia, « se solde par la victoire de l'absolutisme », forme la toile de fond que choisit le dramaturge antinazi Bertold Brecht à la veille de la Seconde Guerre mondiale pour situer les mésaventures d'Anna Fierling, la cantinière de la pièce *Mère Courage*, parcourant l'Europe avec sa cariole et ses trois enfants.

Or, comme pour les figures de cantinières décrites sur Wikipédia, la fonction qui domine en *Mère Courage*, cette fonction première désormais oubliée mais qui semble alors résumer, condenser, absorber toutes les autres, c'est celle de vivandière. L'ensemble des tâches consistant à (se) procurer des victuailles, donc à trafiquer, donc à tirer profit de la nourriture des soldats en campagne. Au point que le titre du récit de Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen (1622-1676) dont s'est inspiré Brecht, *Lebensbeschreibung der Landstörzerin Courasche*, élimine carrément cantine, cuisine ou même victuailles pour être traduit « Vie de l'architricheuse vagabonde », *Vita dell'arcitruffatrice vagabonda Courasche*, dans sa version italienne.

Il ressort clairement par ailleurs que 'cantinière' désigne indifféremment la personne responsable d'une cantine, celle qui prépare les repas, celle qui les sert et-ou celle qui l'approvisionne. Et nos cantinières communeuses peuvent être aussi des serveuses ou des aubergistes, puisque Édith Thomas recense « 33 patronnes d'hôtel » arrêtées par les versaillais... De même qu'en pansant et en réconfortant les blessés elles sont ambulancières, terme qui désigne aussi bien une infirmière ou une brancardière que la personne responsable d'un poste de soins aux blessés. Sans oublier que l'entretien des uniformes, lavage et-ou blanchissage, fait également partie des charges dévolues aux « épouses qui voyagent avec les armées ».

En somme, à l'instar des *bonnes à tout faire* –carrière toute tracée, en ville comme à la campagne, des femmes pauvres qui *ne savent rien faire*–, une vivandière-cantinière-lavandière-etc.... exerce des fonctions multiples, disons, mais il n'existe pour elle aucune division du travail. C'est probablement que tout ça *n'est pas du travail*. C'est juste que là où il y a des hommes en armes, il y a forcément des femmes de services, comme diraient des féministes actuelles.



En plus, « Les cuisinières, de manière générale, ont mauvaise réputation : on les accuse de "gratter" en faisant les comptes et de gonfler tous les prix du marché. » Un riche vocabulaire *ad hoc* est là pour le prouver. « Voler ses maîtres en leur présentant des notes plus élevées que ce que l'on a payé se dit "faire danser l'anse du panier". »*

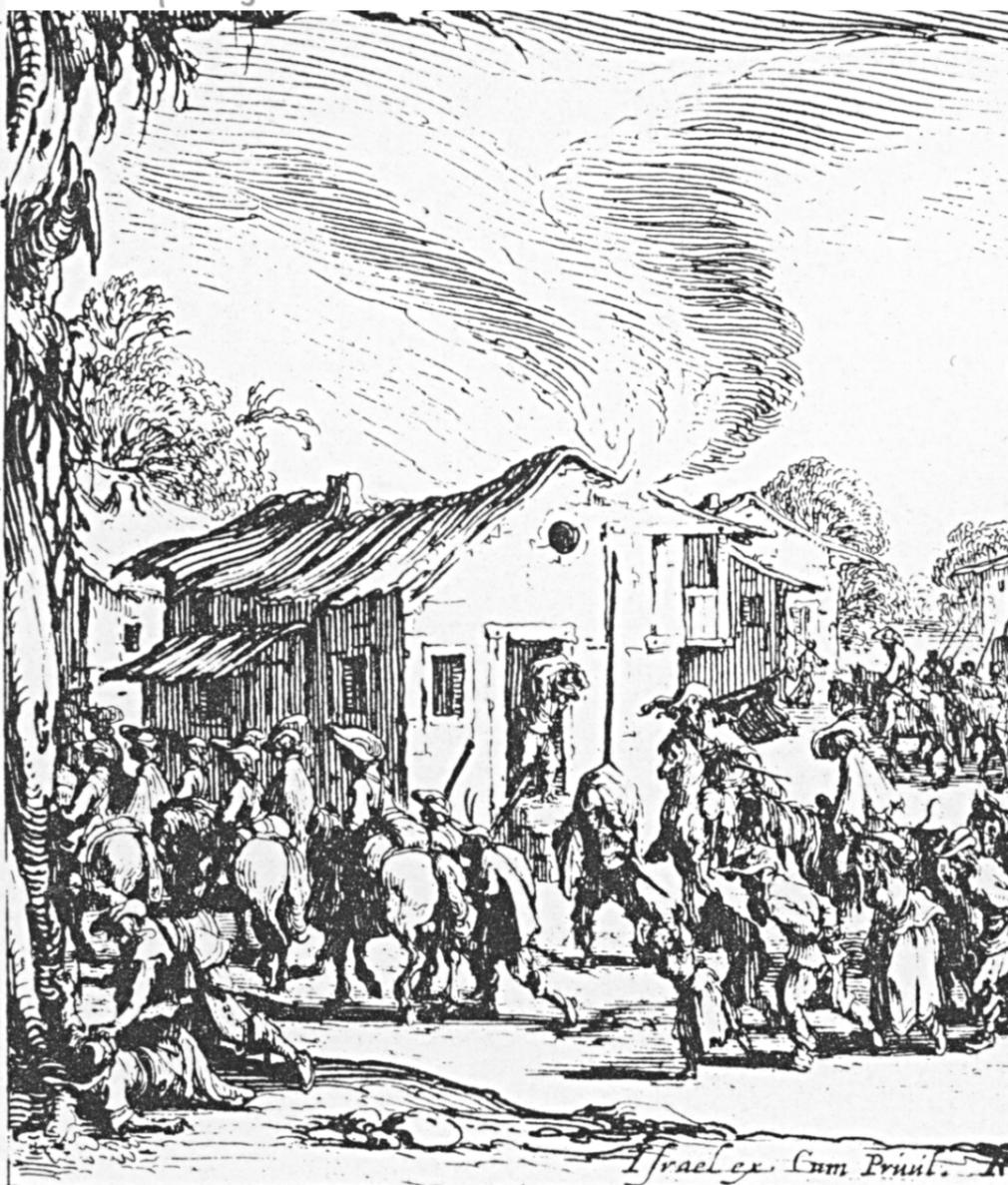
Vu la condition des bonnes au XIX^e siècle, il semble douteux que des femmes accablées de travail ingrat et méprisé, scandaleusement sous-payées et souvent sous-alimentées, aient pu amasser des fortunes avec de pareils entrechats ! En rêver, peut-être, telle Anna Fierling qui ne cesse de bricoler pour sortir de la mouise des combines... qui finissent par l'y engluer encore plus car elle se fait gruger. D'ailleurs, à force, cette insistance sur la fameuse rapacité des vivandières *de base*, finit par devenir suspecte. Trop parfaite à éclipser la tendance séculaire autrement indéniable des états-majors et des charitables administrateurs de prisons, de pensions, de bagnes ou d'orphelinats, à cumuler de confortables rentes en spéculant sur la nourriture. Entre autres. « Les repas fournis aux détenus sont

volontairement insuffisants pour ne pas dépasser ce que mangent les catégories sociales les plus pauvres, pour participer à la pénitence et obliger les prisonniers à travailler au mieux afin d'obtenir avec leur pécule, [...] un complément alimentaire à la cantine. » Avec d'abjectes théories d'affameurs, appliquées sous de fumeux prétextes à prétentions rédemptrices, en plus.

Et une telle constance à exhiber la fille du régiment en jupette pourrait bien éviter de s'attarder sur les méthodes d'approvisionnement ... en temps de guerre. Non ?



Et tous d'un même accord commettent méchamment Levul, le rapt, le meurtre, et le viol. 5



Ceux que Marr entretient de ses actes meschans Accommodent ainsi les pauvres gens des champs

Or, selon François Maspero retraçant la glorieuse épopée d'un officier dont l'abjecte férocité l'avait révolté, des méthodes martiales ancestrales sont pratiquées dans les années 1840 par l'armée française déployée en Algérie: « On brûle les champs, on cherche les silos, on enlève les troupeaux, on coupe dattiers et arbres fruitiers et on emmène les populations qui n'ont pas été massacrées. » Le tout en stricte application des consignes explicites du gouverneur d'alors : « On ravage, on brûle, on pille, on détruit les moissons et les arbres. »

Bon, admettons que l'anti-colonialisme de Maspero l'incite parfois à exagérer un peu. Mais une universitaire américaine, spécialiste d'histoire environnementale? « Durant la conquête d'Alger, l'armée régulière abattit systématiquement les arbres, y compris de jeunes arbres et même des oliviers de culture quand elle ne trouvait rien d'autre. » Non mais couper des arbres, c'est normal: au bivouac, les soldats ont forcément besoin de bois pour rôtir et bouillir. Pas grave. Ça ne veut pas dire qu'ils maltraitent les populations locales, voyons. Et puis de toute façon, les Algériens font pareil.

Sauf que l'étude des politiques environnementales menée par l'historienne des sciences Diana Davis confirme ce qui n'admet désormais plus aucun doute raisonnable. « A la suite du tribut payé à la guerre, aux famines, aux épidémies, aux troubles et à la perturbation de l'économie traditionnelle, la population algérienne atteignit son chiffre le plus bas autour de 1871. » Et non seulement c'est là le résultat des politiques criminelles dictées par l'administration coloniale, mais ses pompeuses théories civilisatrices prétendent en plus réparer les ravages qu'elle impute aux autochtones. Alors non, François Maspero n'a rien exagéré. C'est encore et toujours l'art d'« accommoder ainsi les pauvres gens des champs » que les états-majors français ordonnent aux armées, deux siècles après Louis XIII.

On se frotte les yeux, on voudrait tant avoir mal lu. Vite vite revenir à la capitale de l'autre rive, vite vite replonger au printemps 1871, en ces jours magiques de la mi-mars. La Commune vient à peine de commencer et la nourriture au moins ne provient pas du pillage de populations civiles massacrées. Certes, il est toujours impossible de communiquer avec le reste



du pays, les Prussiens campent toujours au nord et à l'est des fortifs, les versaillais sont aux aguets à l'ouest mais ils n'ont pas encore attaqué. Et c'est une paix absolument inédite qui s'est enfin installée sur la capitale.

Aucune des cantinières de la Commune n'a jusqu'ici séjourné aux colonies, mais le flou habituel sur leur statut s'est re-embrouillé une fois de plus l'année où le criminel Bugeaud est devenu gouverneur de l'Algérie. « Depuis 1840, on interdisait aux épouses de soldats de suivre les troupes en tant que vivandières*. Pour les remplacer, l'armée avait engagé des nonnes comme ambulancières, et des femmes non mariées, vêtues d'uniformes officiels, comme cantinières. »

C'est peut-être sans rapport, mais l'avènement de la Commune ne va guère clarifier leur situation, ni même les émanciper de la dépendance d'un homme sous les armes. « Il fut décidé que les femmes en union libre ne recevraient une pension que lorsque des comités d'enquête locaux auraient prouvé leur statut et leur "moralité". En bref, la pension ne leur revenait pas de droit mais seulement lorsque leur relation quasi maritale avec un héros républicain décédé avait été prouvée à la satisfaction de fonctionnaires masculins. Bien plus, il fut ordonné que les cantinières de la Garde nationale devaient être uniquement des femmes mariées », note l'historien britannique Robert Tombs.

Le seul progrès réside donc dans l'ébauche de légitimation des unions libres, donc des enfants qui en sont issus, et ce n'est pas rien, surtout dans les milieux populaires. C'est même tellement considérable qu'il faudra plus d'un siècle pour que les lois et la société tout entière cessent peu à peu de discriminer les femmes célibataires, *a fortiori* si elles sont mères. Sans parler des enfants nés hors mariage, dont le statut reste l'arrière-plan tenace de bien des insultes de notre monde globalisé.

Bon mais les cantinières, mariées ou pas, avec ou sans enfants, bâtards ou dûment reconnus, comment vivaient-elles ces jours et nuits de printemps, « sans gaz et sans police » ? Il faut bien admettre que nous en savons fort peu. Passé le temps héroïco-patriotique du siège qui avait noirci des tonnes



Selon les archives de la répression dont Maitron a dressé la liste et qui recense de nombreuses cantinières, aucune des 115 femmes jugées à Versailles ne semble avoir été étiquetée 'vivandière'. Comme si la cantinière avait alors éclipsé la vivandière, comme si les activités liées à la nourriture avaient cessé de se réduire à des trafics plus ou moins louches.

La spéculation en ce domaine reste cependant un souci majeur, lisible dans les statuts de la Marmite : « L'exploitation sur les denrées alimentaires s'était entretenue de cette belle illusion de pouvoir trôner en souveraine sur les consommateurs, de pouvoir à sa guise faire la hausse et la baisse, agioter sans pudeur et se gorger à nos dépens. » D'où l'importance pour les travailleurs de ce restaurant coopératif qui leur garantit « une nourriture saine, de provenance avouable et répartie entre tous au prix de revient ».

Mais en fait, un peu comme les banquets républicains qui servaient surtout à contourner l'interdit de réunion politique sous le Second Empire, les repas de la Marmite sont aussi l'occasion de se rencontrer et de discuter en dehors du travail, d'échanger des informations, bref de diffuser une éducation populaire aussi importante sinon plus que les qualités nutritives du menu. « Moyennant vingt centimes par semaine, nous pouvons lire six journaux quotidiens et plusieurs hebdomadaires », écrit Eugène Varlin en décembre 1869. La cantinière Victorine B. rappellera avec émotion combien l'avait bouleversée la lecture des *Misérables* de Victor Hugo en 1864, un gros volume qu'elle avait pu emprunter dès sa parution en s'abonnant « à un cabinet de lecture, au prix d'un franc par vingt-quatre heures ».

A l'égal de la culture, l'essentiel de la réflexion sur la nourriture continue à se poser en termes économiques. Mais se nourrir ou nourrir autrui, ce n'est pas politique *en soi*. Et même pour la résistante communiste Édith Thomas presque un siècle plus tard, une femme qui s'emploie à préparer des repas, fournir des vêtements civils et trouver des refuges à des communards en fuite n'est pas une militante pour autant. Quand bien même on l'aurait vue prendre la parole à Saint-Eustache. Si elle démasque sans problème le mépris dans la description que fait d'Anne-Marie Menans un écrivain de

de papier en textes et images sensationnelles sur l'art de charcuter Castor et Pollux, feu les éléphants du Jardin des Plantes, ou sur la roublardise des... vivandier-e-s à fourguer du rat pour du cochon, personne ne n'intéresse plus guère aux menus des beaux quartiers, moins encore à ceux du populo.

Grâce aux correspondants de la presse étrangère, on sait que plusieurs wagons de marchandises estampillés en lettres géantes « The Gift of the British Government », offert par le gouvernement britannique, sont parvenus à Paris dès le 4 février. Leur déchargement aux Halles aurait provoqué une émeute incontrôlable, tandis que le pillage des marchandises aurait entraîné un saccage lamentable sous le regard de policiers impuissants, sept heures durant !

Mais au matin du 21 mars, de retour à Paris après un séjour à la campagne, Malvina Blanchecotte ne constate plus aucune trace d'un tel désordre. « L'aube se dessine, blafarde ; la ville offre un aspect étrange ; de hautes barricades hâtives, tumultueuses, entravent l'abord des rues ; la place de la Bourse retentit du pas de soldats ; la rue de la Banque est gardée sévèrement à chaque bout par des militaires. Mon véhicule subit plusieurs interrogatoires, mais passe outre. Les Halles sont désertes de marchandises, mais déjà vivantes et encombrées. Beaucoup, cette nuit, sont restés là ; beaucoup, cette nuit, n'ont pas dormi ; on s'en aperçoit aux lueurs de lampes encore toutes rouges dans les maisons. »

D'habitude, le carreau des Halles ressemble à ce qu'a peint Léon Lhermitte une vingtaine d'années plus tard dans l'allée centrale des douze pavillons de Baltard, qui abritent depuis 1863 le plus vaste marché alimentaire de la capitale (et qui vont être rasés sous Pompidou en 1971).

droite, dandy parisien, Édith Thomas est nettement plus prudente à mettre en doute la terminologie des archives du ministère de la Guerre. Faut dire qu'elle n'a vraiment pas un bon CV, cette Anne-Marie-là. Déjà, elle se prétend cuisinière, alors qu'elle a quitté son poste en 1867 pour vendre des journaux en kiosque, rue Royale ou à la Madeleine, et en plus sa belle-sœur tient une cantine rue de Wagram. Plutôt louche, tout ça.

Il ne s'agit évidemment pas de critiquer Édith Thomas, qui nous a légué un livre précieux, après avoir mené un formidable travail de recherche sur des documents plus que rébarbatifs ; mais en ces années d'avant-68, entre autres, bien des questionnements sont quasiment inconcevables.

D'ailleurs, même LE Maitron, « dictionnaire biographique du mouvement ouvrier » constamment actualisé, reste fort sévère sur la notice mise à jour au 30 juin 2020 d'Anne-Marie Ménan. D'abord, ça s'écrit comment ? Certes, c'est une bretonne et « les noms propres n'ont pas d'orthographe », mais quand même !

Sauf qu'aucun auteur de sa notice ne semble s'être soucié de demander tout bêtement, si Anne-Marie... savait lire. Dommage, non ?

Surtout que le Conseil de guerre va porter contre elle les accusations les plus graves, dont celle de prostitution chez les Prussiens, en plus de ses activités de pétroleuse-incendiaire criminelle, donc- et autres vol avec récidive, recel, instabilité chronique... Édith Thomas réfute l'infécté description de Du Camp (laideur, saleté, bêtise) en l'opposant aux excès de louanges qu'elle prête à Vallès et Vuillaume, « qui ne virent jamais, parmi les combattantes de la Commune, que de belles filles, jeunes, joyeuses et saines. » Comme s'il y avait là une symétrie équivalente.



MÉNAND Anne-Marie, Joséphe (ou MENANS, MENAN Marie, Louise ?)

Née le 9 juin 1837 à Saint-Ségoin (Ile-et-Vilaine) ; participante à la Commune de Paris, déportée en Guyane.

Demeurant à Paris : célibataire. Elle se disait cuisinière, mais avoua avoir quitté sa dernière place en 1867 : elle s'était mise à vendre des journaux dans les kiosques de la rue Royale et de la place de la Madeleine. Le 22 décembre 1870 elle fut condamnée à six jours de prison par le tribunal correctionnel de la Seine pour complicité de vol. En octobre 1870 elle vint habiter Vincennes (Seine), où elle vendait de l'eau-de-vie aux soldats. Après l'armistice, elle se rendit souvent dans des endroits occupés par des Prussiens « pour se livrer à la prostitution ». Le commerce de marchand d'eau-de-vie n'étant qu'un prétexte. Elle prétendit être revenue habiter Paris, 104, rue du Faubourg Saint-Henri (VIIe arr.), quelques jours après la proclamation de la Commune et avoir travaillé chez sa belle-sœur qui tenait une cantine avenue de Wagram. Elle prit plusieurs fois la parole au club de l'église Saint-Eustache. ler arr. — Voir Brossat et Joséphine Dulibert — et elle aurait soigné des blessés les 22 et 23 mai 1871.

Arrestée le 24, rue Boissay-d'Anglais (VIIe arr.), sous l'accusation d'avoir participé aux incendies des maisons de la rue Royale (VIIe arr.) puis relâchée, elle fut arrêtée à nouveau. « Aucun témoin n'a vu la femme Ménand mettre le feu » reconnut-on mais « il résulte suffisamment » etc... et bien que la femme Menand n'ait été condamnée à la peine de mort le 10 avril 1872 par le 4e conseil de guerre ; elle vit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité le 24 juillet 1872 et fut envoyée à la Guyane.

Comme si les hommes étaient seuls à les admirer, les combattantes de la Commune ! Le 5 avril à l'Hôtel de Ville, Malvina Blanchecotte décrit longuement « une belle fille du peuple, admirablement découpée [...] tête nue, avec de beaux cheveux blonds, figure intelligente », par exemple.

Édith Thomas suggère aussi, pourtant, que Anne-Marie M. pourrait bien être cette Jeanne-Marie qui a inspiré à Rimbaud le seul poème qu'il ait composé ce printemps-là. Rien que ça. Mais personne ne semble tiquer à la lecture de son *curriculum vitæ* officiel, abonné au conditionnel, truffé de sous-entendus soupçonneux et plein de blancs, de manques, d'à-peu-près, de on-dit. Au point qu'il se résume en fait à un tissu d'allégations fumeuses, même pas rangées par dates : elle est condamnée à Paris en décembre 1870 avant de s'installer à Vincennes en octobre de la même année. Et comment ne pas s'étonner de tous ces "on" témoins qui réfutent les accusations, sans jamais étayer de la moindre preuve, du moindre aveu ou témoignage précis les obus alignés en une lourde phrase : « Après l'armistice, elle se rendit souvent dans des endroits occupés par des Prussiens « pour se livrer à la prostitution », le commerce de marchande d'eau-de-vie n'étant qu'un prétexte. » Ben voyons. Et voilà-t-y pas que réapparaît tout soudain, comme par hasard, le fameux tonnelet en bandoulière de la vivandière vicieuse. Cuisinière ? elle se dit cuisinière ?



On pourrait imaginer tant d'autres histoires, à partir de ces bribes de vécu.

Avec de braves gens même dans les « endroits occupés par des Prussiens ». Des amis à qui rendre visite, à reconforter, à soutenir.

Célibataire sans enfants, 35 ans en juin 1871, cela au moins semble avéré, Anne-Marie M. sera condamnée à mort avec Aurore Machu et Florence Wandeval, verdict qui sera commué pour toutes trois en déportation au bagne de Cayenne. On ne sait d'elle rien de plus, ni la date ni le lieu de sa mort.

Reste donc la photo prise par Appert au camp de Satory. Celle d'une femme au regard brillant, qui a surtout l'air bon et timide.



Édith Thomas n'a pas vraiment tort cependant de débusquer la partialité d'un auteur sous l'usage de ses adjectifs. Si Malvina Blanchecotte décrit cette « belle fille du peuple », c'est pour mieux s'en démarquer en affirmant son propre pacifisme, le contraste soulignant sa réprobation d'entendre *une femme* proposer « aux Fédérés de faire marcher devant eux les femmes des sergents de ville restés à Paris afin que les Versaillais ne tirent pas »...

Et ce que rapportent ses *Tablettes* quelques jours plus tard, à propos de repas cette fois, n'est pas moins troublant. S'en revenant de Grenelle,

« j'avais négligé de prendre garde au nom des rues et je ne savais plus où retrouver l'omnibus, mon équipage ordinaire et extraordinaire. Un jeune garçon passait, avec une boîte au lait à la main et un petit paquet sous le bras. Je l'accoste et lui demande mon chemin. « Je vais, dit-il, vous y conduire, je vais par là » [...] Je vais porter à papa son dîner, voyez-vous, et je me dépêche pour que le bouillon soit encore chaud. Et même j'ai pris ses pantoufles car on le fait beaucoup marcher et ses pieds saignent. [...] Il est au Champ-de-Mars, c'est un capitaine ! [...] mais il a beaucoup de mal avec ses hommes, il ne peut en venir à bout et, comme la cantine est trop chère pour lui, songez donc ! cela lui revient à quatre-vingts sous, et il faut encore payer pour laver la boîte ! ma sœur lui fait la soupe et je la lui porte, comme vous le voyez, tous les jours. [...]

– Vous dites que votre sœur faisait la soupe, vous n'avez donc plus de mère ?
– Hélas ! non, madame, elle est morte à la peine et nous sommes cinq. Moi, j'ai seize ans et demi ; la sœur est l'aînée, elle a vingt-quatre ans, c'est elle qui tient le ménage ; elle est lingère de son état mais le métier ne va pas [...] mon papa non plus n'a pas d'ouvrage, et depuis bien longtemps, depuis la guerre ; il s'est bien battu contre les Prussiens, même qu'il a été blessé le dernier jour à la sortie de Buzenval ; maintenant nous n'avons – pour ne pas mourir – que sa solde de capitaine. »

Il va peut-être falloir admettre que toutes les cantines de la Garde nationale n'ont pas nourri ceux qui avaient faim aussi généreusement que Victorine, « sans leur demander qui ils étaient ».



Les sources

1 - 2 . Article Wikipédia/Vivandière, février 2021, référence de la première citation : (en) Cardoza Thomas, *These Unfortunate Children : Sons and Daughters of the Regiment in Revolutionary and Napoleonic France*, New York: NYU Press, 2002, Children and War: A Historical Anthology éd.

. Adrien Moreau (1843-1906), peintre d'histoire, est l'auteur de la toile illustrant les guerres napoléoniennes, tandis que « l'Empire, âge d'or des cantinières » provient du site web *Au fil des mots et de l'histoire*, article « Les cantinières et les vivandières », 15 juillet 2012

. L'image de la *French Cantiniere* appartient à la « Prints and Photographs division » de la Bibliothèque du Congrès des États-Unis.

. Jacques Callot, *Les Misères et les malheurs de la guerre*, gravure n° 15, « L'hôpital » (fragment)

3 - 4 . Le timbre de la République Démocratique d'Allemagne (DDR, 1973) illustre l'article Wikipedia « Mutter Courage und ihre Kinder », février 2021.

. *Hommes en armes, femmes de services*, est une expression de Jules Falquet, développée notamment dans *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation*, paru en ??? chez ??. Ledit travail ménager, son invisibilité et son caractère éminemment politique depuis des siècles, sont analysés par Silvia Federici, notamment dans *Caliban et la sorcière – Femmes, corps et accumulation primitive* (États-Unis, 2004), traduit de l'anglais par le collectif Senonevero et révisé par Julien Guazzini, coédition Senonevero-Entremonde, 2014.

. Anne-Marie Martin-Fugier, *La place des bonnes – La domesticité à Paris en 1900*, Grasset, 1979, pour ce qui concerne les 'bonnes à tout faire'.

. Wikipédia/Cantine, février 2021, à partir de Corinne Jaladieu, *La prison politique sous Vichy : l'exemple des centrales d'Eysses et de Rennes*, L'Harmattan, 2007, pour la nourriture des détenus en prison.

. Jacques Callot, *Les Misères et les malheurs de la guerre*, fragment droite de la gravure n° 5, « Le pillage » : *Voilà les beaux exploits de ces cœurs inhumains / Ils ravagent par tout rien n'échappe à leur mains / L'un pour avoir de l'or, invente des supplices, / L'autre à nul forfait anime ses complices; / Et tous d'un même accord commettent méchamment / le vol, le rapt, le meurtre le violément.* Fragment gauche de la gravure n° 7, « Pillage et incendie d'un village » : *Ceux que Mars entretient de ses actes meschans / Accommodent ainsi les pauvres gens des champs / Ils les font prisonniers ils brûlent leurs villages / Et sur le bestail mesme exercent des ravages, / Sans que la peur des Lois non plus que le devoir, / Ny les pleurs et les cris les puissent esmouvoir.*

. François Maspéro, *L'honneur de Saint-Arnaud*, Le Seuil, 1993

. Diana K. Davis, *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb*, traduit par Grégory Quenet, Champ Vallon, 2012

. Léon Morel-Fatio, « Attaque de Bordj Bou Arreridj par les frères Mokrani », gravure parue dans *L'Illustration*, 1871 (détail). « La révolte de Mokrani, appelée aussi l'insurrection kabyle de 1871 [...] la « guerre du Français », est la plus importante insurrection contre les forces coloniales depuis le début de leur conquête de l'Algérie en 1830. » A la différence de l'anglais, l'article Wikipedia en français (février 2021) ne relève pas la coïncidence entre l'attaque du 16 mars 1871 et la Commune de Paris.

. Dessin non référencé, in *Actualités de la Commune*, n° 8, printemps 2021

. Robert Tombs, *Paris, bivouac des révolutions* (1999), traduit par José Chatroussat, Libertalia, 2014-2016

. Alistair Horne, *The Fall of Paris*, Macmillan, 1965, Penguin, 2007

. Malvina Blanchecotte, *Tablettes d'une femme pendant la Commune*, 1871, disponible sur Gallica, ><https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k617998#<>

. Léon Lhermite, « Le carreau des Halles », 1895 (détail), Paris, Petit Palais

. Michèle Audin, « Dimanche 13 février 1870, à table ! », 13 février 2018, pour les statuts de la Marmite, et « La Marmite, 8 rue Larrey, Paris 6e », 30 juillet 2018 pour la lettre de Varlin, depuis site web >macommunedeparis.com<

. Eugène Kerbaul, *Nathalie Le Mel, une Bretonne révolutionnaire et féministe*, Le Temps des Cerises, 2003 évoque aussi Anne-Marie Menan.

. et toujours, bien sûr, Édith Thomas, *Les pétroleuses*, Gallimard, 1963, récemment réédité en Folio et Victorine B., *Souvenirs d'une morte vivante*, (Maspero, 1976), Libertalia, 2017

5 - 6 . Linda Grant de Pauw, *Battle Cries and Lullabies: Women in war from Prehistory to the Present*, University of Oklahoma Press, 1998, pour le statut des cantinières en 1840, citée par Carolyn J. Eichner, *Franchir les barricades – Les femmes dans la Commune de Paris*, traduit par Bastien Crépain, éd. Sorbonne, 2020

. Charles Marville, « Abri des petits marchands de journaux », 1865 ca.

7 - 8 . Bertall, « Pétroleuses », in *Les Communeux, types, caractères, costumes*, 1871, caricature n° 20 d'un recueil de 40.

. John James Chalon (1778-1854), « Market and Fountain of the Innocents », 1823, (détail), musée Carnavalet

remarques, ajouts, corrections, propositions...
grainespap@tutanota.com
+ pdf A3 de l'écharpe rouge n°s précédents pour reproduction copyleft à l'identique et non commerciale

tourage à la Parole Errante, 1999, depuis Christian Milovanoff, « Les voix ordinaires, La Commune de Peter Watkins » in *La pensée de midi*, n° 3, 2003 ><https://doi.org/10.3917/lpm.003.0128><

